V — *Les Scandinaves en Amérique,*

Par ALPHONSE GAGNON.

(Lu le 28 mai 1890.)

Est-il vrai que les Scandinaves aient découvert l'Amérique avant Christophe Colomb ? — Examen de la question.

PREMIÈRE PARTIE

PREUVES ARCHÉOLOGIQUES

Il ne s'écrit plus d'histoire sur l'Amérique sans qu'on y raconte les voyages qu'y firent autrefois les Scandinaves. Les études contemporaines sur cet important sujet, celles surtout qui ont été faites sous les auspices de la société des Antiquaires du Nord, qui a son siège à Copenhague, ont démontré, croyons-nous, jusqu'à parfaite évidence, l'authenticité de la découverte de notre continent par les Scandinaves, au Xe siècle. L'étude des *sagas* islandaises fait voir que, plusieurs centaines d'années avant que la science et le génie de Colomb lui eussent acquis la certitude qu'il devait exister un autre continent que ceux de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, l'Amérique Septentrionale était connue et visitée par d'intrépides navigateurs du nord de l'Europe. Cela, cependant, ne diminue en rien la gloire de l'illustre Génois. Les voyages des Scandinaves en Amérique ont été l'effet du hasard, et ces braves gens étaient loin de s'imaginer qu'ils découvraient la cinquième partie du monde. Ils n'attachaient d'autre importance à leurs découvertes que celle de l'avantage immédiat qu'en retirerait leur commerce. Si l'on ajoute à ces circonstances le peu de communications que les peuples de l'ancien continent avaient alors entre eux, et la difficulté de généraliser les connaissances humaines, on ne peut guère s'étonner si la découverte de l'Amérique à cette époque est restée un fait isolé et sans conséquences.

Le cas de Christophe Colomb est bien différent. Chez lui l'idée de l'existence d'un continent résultait de ses études scientifiques et des réflexions de son génie. Quelques vagues récits des anciens ont bien pu attirer son attention, mais à lui l'honneur d'avoir triomphé des difficultés sans nombre et vraiment désespérantes qu'il a rencontrées dans l'exécution de son projet ! à lui la gloire d'être le véritable découvreur de l'Amérique !

Si les lumières de l'Evangile ont pu rayonner sur tant d'intelligences jusqu'alors plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie ; si, aujourd'hui même, tant de peuples naguère étrangers à l'Amérique, ont pu y fonder une patrie heureuse et prospère, ne l'oublions pas, nous sommes redevables de ces avantages à la vertu, aux lumières et au courage de Colomb.

" Que serait aujourd'hui notre glorieuse patrie, sans Colomb ? s'écrie un auteur américain ! N'était-elle pas aussi complètement inconnue en 1492 que si les Scandinaves ne l'eussent jamais découverte ? Nous ne voyons pas, ajoute le même auteur, ce que le genre humain pourrait y gagner à priver Christophe Colomb de la gloire qu'il semble avoir si noblement méritée [1]."

Il n'en est pas moins vrai cependant que les Scandinaves abordaient, dès le Xe siècle, et dans d'autres circonstances, les rivages de l'Amérique du Nord ; et c'est ce que nous allons essayer de démontrer en étudiant les preuves qui témoignent de leur séjour dans le nouveau monde, et les récits de ces voyages, tels que nous les transmettent les annales islandaises.

I

La Tour de Newport

Y a-t-il des preuves archéologiques du séjour des Scandinaves en Amérique à une date donnée, antérieure à Christophe Colomb ?

Cette question a soulevé des débats intéressants auxquels ont pris part plusieurs savants de l'ancien et du nouveau continent, et il est curieux de constater la divergence d'opinions qui existe à ce sujet.

A cette époque reculée, c'était l'usage dans tous les pays scandinaves de construire les maisons et même les édifices publics en bois [2] ; il ne faut pas s'étonner si les constructions élevées au Vinland n'aient pu résister aux injures du temps, et qu'il ne soit resté aucun vestige de ces maisons de bois appelées *budirs* dans les *sagas*.

La ville de Newport cependant renferme un singulier édifice appelé par les habitants le Vieux Moulin (*Old Mill*). Cet édifice, réclamé par quelques antiquaires comme étant d'origine scandinave, est situé sur le sommet et à l'ouest de la colline qui porte la partie haute de Newport, non loin de l'avenue Bellevue. Son aspect sombre et délabré forme un contraste étrange avec les élégantes villas du voisinage, et c'est en vain que le voyageur étonné essaie aujourd'hui de préciser sa destination première et la date de sa construction. Cette dernière question surtout a donné lieu à bien des suppositions. Certains auteurs prétendent que ce monument aurait été élevé dans le cours du XIe ou du XIIe siècle par les Scandinaves, lorsqu'ils s'établirent au Vinland ; d'autres soutiennent qu'il fut élevé par les premiers colons du Rhode-Island. Quoi qu'il en soit, ce curieux monument a vu se succéder bien des générations, et nous allons ici passer en revue ce que l'on sait de son histoire, et tâcher de démontrer ce qu'ont probablement été son origine et sa destination.

Cet édifice, qui a la forme d'une rotonde, et qui n'est aujourd'hui qu'une ruine, a été construit en granit brut du pays cimenté par un mortier de sable très résistant. Cette rotonde repose sur huit arches romaines appuyées sur autant de colonnes cylindriques, hautes de dix pieds. La hauteur des arches est de deux pieds six pouces, et l'édifice entier mesure environ vingt-quatre pieds de haut. Si la destination primitive de cette construction était de servir de moulin à vent, c'était assurément un monument remarquable pour l'époque.

---

[1] *Magazine of American History* (1888), p. 272.

[2] Geoffroy, *Histoire des peuples scandinaves*, p. 9.

Généralement ces sortes de constructions étaient assises à fleur de terre, et consistaient en une tour en pierre dont l'intérieur était divisé suivant l'usage auquel on les destinait. Une seule porte, percée aussi à fleur de terre, donnait entrée dans la tour, et quelques petites ouvertures ménagées dans la muraille en éclairaient les étages supérieurs.

Il existe encore dans notre province plusieurs de ces moulins élevés dans les premiers temps de la colonie, et tous sont construits d'après ce principe.

Il est donc difficile d'admettre que les premiers colons du Rhode-Island aient voulu se payer le luxe d'un moulin à vent si coûteux et d'un genre si singulier. Pourtant, il est bien étonnant qu'ils n'aient pas parlé de ce monument élevé autrefois par les Scandinaves, si, à leur arrivée en ce pays, en 1636, ils en avaient trouvé les ruines remarquables.

Il est vrai que les premiers colons anglais, qui par nature étaient avant tout des gens pratiques, avaient bien d'autres préoccupations, au milieu des circonstances et des nécessités qui accompagnent la fondation d'une colonie, que de rechercher l'origine des ruines qui pouvaient alors exister dans le voisinage ou sur le lieu même de leur établissement.

La première mention qui soit faite de ce monument est celle qui se trouve dans le testament de M. Benedict Arnold, alors gouverneur du Rhode-Island. Il l'appelle son "moulin de pierre" (*my stone-built wind-mill*). A quelque point de vue qu'on le considère, il n'y a pas de doute que cet édifice était à cette époque la propriéte du gouverneur Arnold, et qu'il s'en servait comme d'un moulin, sans qu'on puisse cependant affirmer qu'il en eût ordonné la construction.

Je ne sais sur quelle autorité s'appuient M. Gravier[1] et M. Gaffarel[2], lorsqu'ils disent qu'il en parle comme remontant à une *haute antiquité.* Voici d'ailleurs la partie de son testament qui y a rapport. Ce testament est daté du 20 décembre 1677. L'endroit où son corps devra être inhumé y est désigné comme "étant et s'étendant sur ma terre dans ou près de la ligne ou sentier conduisant de ma maison à *mon moulin de pierre,* dans la ville de Newport ci-haut mentionnée[3]."

De cette expression: *mon moulin de pierre,* plusieurs ont conclu que c'était le gouverneur lui-même qui l'avait fait construire ; cela peut être et ne pas être ; cette partie du testament signifie tout au plus que ce moulin était alors sa propriété.

Un des premiers colons du pays, Peter Easton, avait l'habitude de noter les principaux événements de la colonie. Une de ses notes se lit comme suit : "1663.—Cette année nous avons érigé le premier moulin à vent." (*This year we erected the first wind-mill*).

Lossing, dans son *Pictorial Field-book of the Revolution* (vol. XVII, p. 50), dit que ce moulin était *en bois,* et décrit l'endroit où il était situé.

En 1675, le même Easton mentionne dans son journal, à la date du 20 août : "Une tempête a abattu notre moulin à vent" (*A storm blew down our wind-mill*)[4]. D'où il faudrait conclure que le gouverneur Arnold, dans l'intervalle qui s'est écoulé de cette dernière date jusqu'à celle de sa mort, aurait fait ériger, sur les débris de l'ancien moulin, celui dont il est fait mention dans son testament, ou bien aurait ordonné la construction, en pierre et à grands grands frais, d'un nouveau moulin. Cela est possible, mais guère

---

[1] *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle,* p. 168.
[2] *Rapports de l'Amérique,* p. 282.
[3] Palfrey, *History of New England,* vol. 1, p. 57.
[4] Voir *Scribner's Monthly,* année 1879, No du mois de mars, à l'art. intitulé: *The Old Mill at Newport,* p. 633.

probable, d'autant moins que ce dernier édifice devant avoir une tout autre importance que celle d'un moulin en bois, il serait bien surprenant que son érection, si elle avait alors eu lieu, n'eût été remarquée par personne, et qu'il n'y eût rien dans les archives de la colonie qui témoignât de ce fait, tandis que le moulin en bois dont parle le nommé Easton fut tout un événement parmi les colons, au point que le Conseil général accorda à son auteur, pour le récompenser de son esprit d'entreprise, un octroi de terre d'un mille de long. De là certaines présomptions qui tendraient à établir le fait que la tour de Newport, appelée *mon moulin de pierre* par le gouverneur Arnold, aurait été construite avant l'arrivée des colons, que ce dernier en serait devenu l'acquéreur et l'aurait transformée en un moulin à vent.

C'est pourquoi M. George C. Channing, dans ses *Early Recollections of Newport*, dit : *The very style and grace of this structure preclude the idea that it could have been erected upon almost a barren waste merely to grind the Indian corn ;* c'est-à-dire : " Le style même et la grâce de cette construction font rejeter l'idée qu'elle aurait pu être érigée, dans un pays presque inculte, à seule fin d'y moudre du maïs." M. Lossing croit pareillement que la construction de ce qui est maintenant appelé le Vieux Moulin était antérieure à l'immigration anglaise, et il rapporte que les Indiens, questionnés à ce sujet, par M. Caddington et autres premiers colons, ne connaissaient rien de son origine.

Ce qui est également vrai, c'est qu'il ne faut regarder ni les Indiens qui habitaient la Nouvelle-Angleterre il y a deux cents ans, ni les *Mound-Builders*, ni les constructeurs de *pueblos*, pas plus que les Aztèques ou les Incas, comme les auteurs du monument de Newport, en admettant même qu'ils auraient habité autrefois cette partie des Etats-Unis.

Enfin, M. Rafn, secrétaire de la société des Antiquaires du Nord, dont l'opinion s'impose en pareille matière, est d'avis que cet édifice fut érigé par les Scandinaves, lors de leur séjour en Amérique. Il a démontré que la partie de la Nouvelle-Angleterre comprise dans les Etats actuels du Massachusetts et du Rhode-Island, fut découverte à la fin du Xe siècle par ces derniers, et qu'ils fondèrent une colonie au commencement de XIe siècle dans les environs du Rhode-Island, comme on le verra plus loin. Cette théorie, d'ailleurs, est aujourd'hui acceptée par presque tous les antiquaires. On admettra que si la présence des Scandinaves dans le Rhode-Island, au XIe siècle, ne justifie pas absolument la prétention qu'ils construisirent la tour de Newport, du moins elle tend à démontrer qu'ils en furent les constructeurs probables.

Les antiquaires du Nord ont établi que cette tour de Newport présente un mode d'architecture semblable à ce qu'ils appellent antigothique, mode fort répandu au nord et à l'ouest de l'Europe entre le VIIIe et le XIIe siècles.

Vers l'époque de l'établissement des Scandinaves au Vinland, le christianisme était prêché dans toute la Scandinavie et ses colonies. Un évêque du Groenland, Erick Upsi, vint en l'an 1121 résider en Amérique au milieu des nouveaux colons.

Or, durant plusieurs siècles après le triomphe de la religion sous Constantin, il fut d'usage de construire, près des églises, des édifices spacieux appelés baptistères, où l'on baptisait, avant de les admettre dans l'église, ceux qui se faisaient chrétiens. Il existe encore quelques-uns de ces édifices dans diverses parties de l'Europe, à Ravenne, à Florence, à Parme, à Pise, de même que dans les pays septentrionaux. Au Groenland, on en a trouvé un à Igalikko, situé à trois cents pieds, et un autre, à Kakortoka, à quatre cent quarante pieds de l'église. Ils présentaient tous deux la même architecture que la

tour du Rhode-Island ; et M. Rafn les considère des baptistères d'autrefois ; c'est ce que tendent à démontrer l'histoire et l'archéologie.

Cette opinion des antiquaires du Nord est aussi partagée par des autorités en matière d'art et d'archéologie, comme MM. Boisserée, Klenze, Thiersch et Kallenback, qui, jugeant le vieux monument de Newport d'après des dessins qu'on leur avait envoyés d'Amérique, ont déclaré que cet édifice était une ruine d'un baptistère, tel qu'il était d'usage d'en construire dans la première partie du moyen âge[1].

Les tours du Groenland décrites par M. Rafn étaient aussi des baptistères. Généralement il n'y avait qu'un seul baptistère par diocèse[2]. Celui de Newport est le seul que l'on ait trouvé ; il devait suffire aux besoins d'une colonie qui, peu considérable, était probablement comprise dans un seul diocèse. Si l'on n'a trouvé aucun vestige d'église ou de chapelle dans les environs, c'est que, sans doute, et suivant en cela l'usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours dans certaines parties des pays d'origine scandinave, on construisait en bois les édifices publics, et même les églises ; mais on apportait plus de soin dans l'édification du baptistère, monument principal du diocèse et attribut exclusif du siège épiscopal[3].

On voit donc par ce qui précède que ceux qui veulent soutenir que la rotonde de Newport fut élevée par le gouverneur Arnold sont incapables d'en fournir la preuve ; leurs assertions sont gratuites ; tout repose sur une conjecture ; aucun document quelconque n'en établit la certitude.

Si les défenseurs de l'antiquité du monument ne peuvent pas non plus produire une preuve positive à l'appui de leur opinion, du moins leur langage comporte un raisonnement logique et vraisemblable.

II

Le Roc de Dighton

Les anciens peuples du Nord prenaient un soin particulier de tracer des inscriptions, ou d'ériger des monuments, afin de perpétuer le souvenir de leur passage dans les pays qu'ils parcouraient. Ainsi, étant en Grèce, ils gravent leurs caractères runiques sur les murs du Pirée. Il n'y a pas encore bien longtemps qu'on découvrait aux Orcades des inscriptions runiques remarquables, contenant le récit des voyages qu'y firent les Scandinaves, du Xe au XIIe siècles. Toute la côte occidentale du Groenland jusqu'à l'île Kingiktorseok, par 72° 55′ de latitude nord est parsemée de stèles commémoratives.

Nous ne dirons rien des inscriptions en caractères inconnus trouvées çà et là sur le territoire des Etats-Unis ; leur étude jusqu'à présent a donné lieu à des interprétations trop diverses et d'une nature trop étrangère à notre sujet pour que nous nous en occupions ici. Nous ne nous arrêterons qu'à l'examen du Roc de Dighton, situé sur la rive droite de la rivière Taunton, dans le comté de Bristol, Etat du Massachusetts, dont l'inscription, dans l'opinion d'un grand nombre de savants, est d'origine scandinave.

---

[1] *Pre-Columbian Discovery of America*, p. 29, vol. VI, *Chambers' Papers for the People.*

[2] M. l'abbé Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes.*

[3] Geoffroy, *Histoire des Peuples scandinaves.* Gravier, *L'Amérique découverte par les Normands au Xe siècle*, p. 170.

Cette inscription, remarquée pour la première fois en 1680, est gravée sur un bloc erratique de gneiss ou granit secondaire présentant une forme pyramidale, et mesurant treize pieds de base sur cinq pieds un pouce de hauteur. Aux Etats-Unis on le désigne généralement sous le nom de *Dighton Writing Rock*, parce que c'est de Dighton qu'on vient habituellement le visiter. Les agents atmosphériques et l'action de la mer qui, comme une amie fidèle, le recouvre de ses flots deux fois par jour, ont nécessairement modifié sa surface ; de sorte que les caractères que l'on découvre sur le côté regardant la rivière ont perdu de leur fraîcheur primitive.

On en a tiré des empreintes à différentes époques. Les incisions, larges d'un demi-pouce, varient d'un simple affleurement à un tiers de pouce de profondeur, et tout porte à croire qu'elles n'ont pu être faites qu'avec un instrument de fer.

Pendant un grand nombre d'années, de 1680 à 1830, cette inscription, qui a exercé la sagacité des savants, a été tour à tour attribuée aux Phéniciens, aux Scythes et aux Romains ; quelques-uns mêmes, croyant que ces caractères étaient plutôt hiéroglyphiques qu'alphabétiques, les attribuaient aux Chinois et aux Japonais. Warden, qui fit une étude particulière de cette inscription, avoue "qu'il est difficile de découvrir dans ces étranges figures triangulaires, et ces têtes humaines, des caractères phéniciens ou des preuves de l'origine des peuples d'Amérique."

M. Thomas Web[1] ne croit pas que ces caractères puissent être l'œuvre des Indiens. "On sait, dit-il, qu'on ne trouve nulle part dans notre vaste domaine, d'inscriptions lapidaires consacrant un souvenir historique des Indiens."

D'ailleurs, dès 1680, lors de la découverte, M. Danforth, faisant un dessin du Roc de Dighton, entendit de vieux Indiens lui raconter que, suivant une ancienne tradition, "une maison de bois (*wooden house*) aurait apporté des hommes qui naviguèrent sur la rivière Assonnet et combattirent avec succès contre les indigènes." Preuve évidente, ajoute Issac Grenwood, que les vieux Indiens considéraient comme très antique l'inscription du Roc de Dighton, et qu'ils l'attribuaient à des hommes de race étrangère[2].

Palfrey[3] ignorait donc ces faits lorsqu'il écrivait en 1859, tout en admettant que ces caractères, vu leur profondeur, semblaient avoir été tracés au moyen d'un instrument en fer "qu'il n'y a aucune preuve démontrant qu'ils furent tracés à une date antérieure à celle où les Anglais fournissaient abondamment du fer aux Indigènes." D'où il conclut qu'on fait bien de ne plus s'en occuper, et que "c'est en vain qu'on en a torturé le sens pour en tirer le témoignage qu'elle est l'œuvre d'hommes civilisés." (*It has been tortured altogether in vain for a confession that it is the work of civilized men.*)

M. Wintrope, de Cambridge, Etat du Massachusetts, écrivait, entre autres choses, en 1774, au sujet de ce fameux roc qu'il avait vu trente ans auparavant, qu'il ne pouvait dire "si les Indiens avaient tracé ces caractères pour rappeler un événement mémorable ou pour s'amuser, sans autre but que de passer quelques-unes de ces heures de loisir qu'ils avaient en si grand nombre, mais qu'il était bien certain toutefois que ce travail était *bien antérieur à l'arrivée des Anglais dans le pays*."

Cette affirmation vaut pour le moins celle de M. Palfrey attribuant aux indigènes l'exécution de ce travail, après l'arrivée des Anglais dans le pays, avec du fer que ces derniers leur auraient fourni. M. Palfrey a vu l'inscription, dit-il, en 1859, et il était

[1] Thomas Web, *apud Rafn, Ant. Amer.*
[2] Congrès des Amér. Nancy, 1875.
[3] *History of New England*, vol. 1, pp. 56 et 57.

plus difficile à cette date-là de juger de son ancienneté qu'en 1744, époque de la visite de M. Wintrope[1].

D'ailleurs, M. Palfrey base son opinion sur la singulière expérience que fit M. Schoolcraft, qui plaça deux croquis de l'inscription entre les mains d'un chef algonquin ; ce dernier, sans en connaître la provenance, déclara que les signes qu'on lui montrait, à l'exception de quelques figures près du centre qui lui étaient étrangères, commémoraient le combat de deux tribus. Cette épreuve, suivant nous, ne comporte pas un caractère assez sérieux pour qu'on puisse en tirer une conclusion semblable à celle que déduit M. Schoolcraft, et qui sert d'autorité à M. Palfrey. En effet, il est très naturel de croire que ce chef indien, en voyant les caractères étranges, les figures triangulaires, les têtes humaines que comporte cette inscription, n'ait pu penser à autre chose qu'à un combat entre deux tribus indiennes. Le contraire aurait lieu de nous étonner. M. Palfrey appelle cela "le mot probable de l'énigme, de son origine et de sa signification" (*the probable clue to its origin and meaning*).

S'il est vrai que l'inscription du Roc de Dighton remonte à une plus haute antiquité que celle de l'établissement de la Nouvelle-Angleterre par les Anglais, il est donc puéril de considérer les Indiens comme les auteurs probables de ce travail, pour la simple raison que, ignorant l'usage du fer, ils étaient dans l'impossibilité de graver sur le granit des caractères comme ceux du roc de la rivière Taunton ; ce n'est pas avec des os, des arêtes de poisson et des pierres grossièrement taillées, leurs seuls outils, qu'ils pouvaient accomplir ce travail.

Je passerai sous silence les étranges hypothèses de Mathieu, qui attribuait l'œuvre du Roc de Dighton aux Atlantes ; de Gibelin et du révérend Erza Stiles, qui lui donnaient une origine phénicienne ; de Moreau de Dommartin, qui découvrait dans le monument de la rivière Taunton un fragment de la sphère céleste orientale. Quoique ces hommes fussent sans doute de bonne foi, il est trop évident que l'amour du merveilleux joue ici le rôle principal. Dans la recherche de la vérité sur un fait de ce genre, il faut éviter avec soin tout écart de l'imagination. On est toujours plus près de la vérité lorsqu'on s'en tient, à défaut de preuves indiscutables, aux raisonnements les plus vraisemblables. Or, les anciens ne nous ont transmis aucun récit faisant positivement mention de voyages accomplis par les Phéniciens et autres peuples de l'antiquité en Amérique. Mais ce n'est pas la même chose pour les Scandinaves. Personne ne met en doute qu'ils aient connu et visité les côtes américaines dès le Xe siècle ; s'il y a quelques divergences d'opinions à ce sujet, ce n'est qu'à l'égard de l'endroit où ils séjournèrent et qu'ils appelèrent *Vinland*.

En ces derniers temps cependant, la société Historique du Rhode-Island a fait une étude plus complète du Roc de Dighton. De leur côté, deux savants danois, MM. Christian Rafn et Finn Magnusen, versés dans la connaissance des antiquités scandinaves, ayant fait du Roc de Dighton un examen approfondi, ont reconnu aisément que l'inscription était runique, genre d'écriture dont se servaient les anciens peuples du Nord, et que les combinaisons de figures qu'on y remarque se rapportaient aux aventures de Thorfinn Karlsefn dans ces lieux. La découverte de la *saga* de Thorfinn, que l'on croyait perdue,

---

[1] *Ethnological Researches*, I, 112 et suiv. IV, 119 et suiv., Comp. S. F. Haven, *Archæology of the United States*, p. 133, dans les *Smithsonian Contributions to Knowledge*, VIII.

est venue à point, depuis, pour confirmer cette interprétation. "En appliquant, dit Gravier, aux figures de l'inscription les faits racontés dans la *saga*, on obtient une solution rationnelle, sans torturer le texte ni les figures du dessin [1].

En effet, ce manuscrit nous apprend que Thorfinn Karlsefn, dont les ancêtres avaient été illustres dans les pays scandinaves, vint en 1006, trafiquer au Groenland. Bien accueilli par Leif, il épousa en 1007 Gudride, veuve de Thorstein, fils d'Erick le Rouge. Au printemps de cette même année, il s'embarqua avec cent soixante hommes d'équipage pour le Vinland, c'est-à-dire ces mêmes contrées que Leif, autre fils d'Erick le Rouge, avait déjà découvertes. Le bras du Gulf Stream, qui suit les côtes occidentales, le porta d'abord dans le détroit de Davis ; puis il fut ramené au sud par le courant polaire des côtes du Labrador. Continuant sa route, il vit le Helluland (Terre-Neuve), le Markland (Nouvelle-Ecosse), le cap Kjalarnes (Cod), et s'engagea dans le Straumfjord (Buzzard's Bay), où il prit terre et construisit des habitations.

Au printemps de 1008, Thorfinn se dirigea vers l'ouest avec cent trente et un hommes, dans le but de découvrir les maisons que Leif avait fait élever, lors de sa découverte de l'Amérique. Quelques jours auparavant, un de ses compagnons nommé Thorhall, suivi de neuf hommes, l'avait abandonné. En emmenant avec lui cent trente et un hommes, il en laissait donc vingt dans le Straumfjord pour garder les bâtiments qu'il y avait fait ériger [2].

Thorfinn prit terre, d'après les indications de la *saga*, sur la rive orientale de la rivière Taunton, dans un endroit qu'il nomma Hop, mot islandais qui signifie rivages d'une petite baie. Il entra en relation avec les indigènes qu'il nomma Skrellings, et dont la description répondrait plutôt aux Esquimaux qu'aux Indiens que nos pères connurent plus tard. Dans l'automne de cette même année, Gudride le rendit père d'un fils qui reçut le nom de Snorre. Un jour que les Skrellings étaient répandus autour du camp, un taureau, sortant tout à coup du bois, se précipite en mugissant au milieu des Esquimaux, qui, tout effrayés, se sauvèrent en emportant leurs marchandises. Ce déplorable incident excita la défiance des indigènes, au point qu'il s'ensuivit un combat où Thorfinn perdit deux hommes.

Ne se croyant plus en sûreté, il résolut de retourner dans sa patrie ; mais avant de quitter définitivement cette partie du pays, il voulut y perpétuer le souvenir de son passage par un monument, et ce fut alors qu'il fit graver l'inscription du roc de la rivière Taunton.

Nous allons voir maintenant s'il est vrai que le *Dighton Writing Rock*, comme l'appellent les Américains, fait allusion à ces circonstances.

"A la gauche du lecteur, dit M. Gravier [3], le nombre vingt est exprimé en chiffres romains. C'est la mention des vingt hommes dont Magnusen ne parle pas, et qui moururent ou restèrent dans le Straumfjord....

"Vers le centre de l'inscription, on lit distinctement, également en chiffres romains, CXXXI, nombre exact des compagnons de Thorfinn. A côté se trouvent deux lettres : l'N latino-gothiques et le rune *madr*. Leur valeur épigraphique est *Nord* et *Homme*.

---

[1] *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle.*
[2] Congrès des Américanistes, Nancy, 1875, vol. I.
[3] *Découverte de l'Amériqu par les Normands au Xe siècle*, p. 95.

Si l'on ajoute au nombre CXXXI l'équivalent de ces deux lettres, on a : CXXXI hommes du Nord.

"Vient ensuite la lettre latino-gothique M, abréviation de *nam*, auquel les Islandais anciens et modernes ajoutent ordinairement le préfixe *land*, *Land-nam*, dit Magnusen, signifie : soit "occupation du pays ou territoire," soit "terre occupée" ou "terre tombée au pouvoir du découvreur ou premier occupant." Le mot OR qui suit, ajoute le même auteur, marque la prise de possession, l'occupation. *Nam or* signifie donc : "Territoire occupée par nous" (*Territoria a nobis occupata*), ou même : "Nos colonies" (*Coloniæ nostræ*).

"Au-dessous de MO vient le mot ORFINZ.

"Après avoir discuté toutes les lettres de ce mot, Rafn y ajoute le *thau* qui se trouve à gauche du lecteur, ce qui donne TORFINZ. Cette partie de l'inscription phonétique doit donc se lire comme suit : CXXXI hommes du Nord ont occupé ce pays avec Thorfinn.

"Quant aux figures cryptographiques, il est difficile d'en saisir le sens exact, ainsi que l'avoue le savant Magnusen. On y voit cependant assez distinctement une femme et un petit enfant accompagné du rune SOL (*knèsol*), première lettre du nom de Snorre, dans lesquels on reconnaît aisément Gudrida et son fils. On y voit aussi deux personnages qui semblent combattre un animal qui court ; les personnages peuvent être Thorfinn et Snorre Thorbrandson ; l'animal est le taureau dont la sortie eut de si fâcheuses conséquences.

"En tout cas, ajoute M. Gravier, le Roc de Dighton a révélé une partie assez notable de son secret pour qu'on ne puisse plus mettre en doute la présence, sur la rivière Taunton, tout au commencement du XIe siècle, de Thorfinn Karlsefn et des Scandinaves."

Verra-t-on un simple jeu de la nature, s'écrie M. Madier de Montjau, un caprice du hasard dans ces lettres, ces chiffres et ces figures qui cadrent si parfaitement avec les indications des *sagas?* Nous ne le pensons pas. Nous croyons fermement, au contraire, que si le Dighton Rock garde encore une partie de son secret, il nous apprend au moins, d'une manière certaine, que, tout au commencement du XIe siècle, les Scandinaves ont planté leurs tentes en Amérique, sur les rives de la rivière Taunton."

"Cette inscription n'est certainement pas due aux Peaux-Rouges, dit M. Nadaillac (*L'Amérique préhistorique*). On connait bien d'eux quelques rares représentations d'hommes ou d'animaux ; mais ils n'ont jamais connu l'emploi de signes pouvant représenter des mots. L'explication la plus plausible est d'attribuer leur origine aux premiers navigateurs scandinaves, et, si l'on veut, à leur chef Thorfinn, dont on a prétendu lire le nom."

Il est difficile de croire aussi que cette inscription puisse être "l'œuvre des Indiens des temps historiques [1] ;" ceux qui l'ont vue les premiers affirment qu'elle est bien antérieure à l'établissement des Anglais aux Etats-Unis, et que, dès cette époque, les Indiens eux-mêmes non seulement ne s'en reconnaissaient pas les auteurs, mais l'attribuaient à des hommes d'une race étrangère. On ne peut pas dire non plus que "les archéologues les plus en vue semblent partager cette dernière opinion [2]," puisque, au contraire, des archéologues les plus éminents, des véritables savants comme les antiquaires danois Rafn et Magnusen, juges naturels et des plus compétents en une question de ce genre, ont

[1] Congrès des Américanistes, Nancy, 1875, vol. I.

[2] Justin Winsor,—*Narrative and Critical History of America*, vol. I, p. 104.

déclaré que cette inscription du Roc de Dighton était en caractères runiques et l'œuvre des anciens Scandinaves.

Toute discussion sur ce sujet, suivant nous, se résume à ceci :

Etant donné que l'inscription du Roc de Dighton était en caractères runiques, il est évident qu'il fallait, pour l'interpréter, quelqu'un qui fût versé dans la connaissance des antiquités scandinaves, et, surtout, bien au fait de cet ancien genre d'écriture. Or, MM. Rafn et Magnussen, qui étaient on ne peut mieux au fait sous ces rapports, ont déclaré que cette inscription est d'origne scandinave, et qu'elle rappelle le passage de Thorfinn et de ses compagnons à cet endroit. Croirons-nous que les deux illustres antiquaires danois aur[illegible] voulu, pour donner à leurs ancêtres une gloire non méritée, risquer leur répu[illegible] de savants et d'auteurs véridiques, et se rendre coupables d'imposture en falsifiant [illegible] texte. Une telle pensée ferait injure à la mémoire de ces deux hommes distingués.

M. Daniel Wilson[1], traitant cette même question d'interprétation du Roc de Dighton [illegible] les antiquaires danois semble le faire avec une pointe d'ironie dont il est difficile de se rendre compte.

III

Découverte d'un tombeau scandinave sur les bords de la rivière Potomac.

Voici une troisième preuve archéologique de la présence des Scandinaves sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, à l'époque qui nous occupe : celle de la découverte d'un tombeau scandinave sur les bords de la rivière Potomac. Cette découverte eut lieu dans les circonstances suivantes :

En 1862 Philippe Marsh trouva en Islande, près de l'église de Skaholt, un manuscrit latin portant la date de 1117. Ce manuscrit raconte les voyages des Islandais au Vinland. Il parle de leurs combats avec les Skrellings ou Esquimaux, et surtout d'une expédition tentée par un nommé Hervador, qui partit du Vinland dans la direction du sud.

Hervador navigua dans la baie de Cheseapeak, et s'engagea dans le Potomac. Arrivé à environ deux milles au-dessous des chutes de cette rivière, appelée Hvidsoerk dans la *saga*, et à douze milles et demi de l'endroit où s'élève maintenant Washington, Hervador fut attaqué par des indigènes et une des femmes de l'expédition, nommée Syasi, fut mortellement atteinte d'une flèche. Elle fut inhumée sur le lieu même du combat, sous une voûte formée par le rocher d'Arrow-Head. Sir Thomas Murray traduisit ce document en anglais, et précise l'itinéraire d'Hervador.

Eh bien, ce qui prouve d'une manière incontestable la bonne foi et l'authenticité de ces relations de voyages, c'est que celle-ci, pour n'en citer qu'un exemple, indique d'une manière si précise l'endroit du pays où ces événements se sont passés, que le savant Raffinson, le géologue Lequereux, le professeur Brand, de Washington, et le docteur Boyce, de Boston, n'eurent qu'à suivre ces indications pour retrouver le tombeau de Syasi. Le 28 juin 1867, ils trouvèrent à l'endroit indiqué dans la *saga* et précisé par sir Thomas Murray, une inscription qui avait été protégée par la voûte que forme le rocher, et par le voisinage d'un antique sapin.

---

[1] Daniel Wilson, *Prehistoric Man*.

Elle fut ainsi traduite par M. Raffinson : "Ici repose Syasi la blonde, de l'Islande orientale, veuve de Kjoldre, sœur de Thorgr, par son père, âgée de vingt-cinq ans ; que Dieu lui fasse grâce " Cette inscription porte la date de 1051. Les caractères étaient gravés sur six lignes, en runes navock d'une hauteur de trois pouces, et atteignant parfois une profondeur d'un huitième de pouce.

En fouillant le sol, ils trouvèrent des ossements, quelques objets de toilette, et deux pièces de monnaie du Bas-Empire. "Cette dernière découverte, dit M. Gaffarel (*Rapports de l'Amérique*), ne doit pas nous surprendre. Les travaux de M. Rafn (*Antiquités russes et orientales d'après les monuments historiques des Islandais et des Scandinaves*) ont surabondament prouvé les rapports des anciens peuples du Nord avec les Bysantins, au service desquels ils s'enrôlaient sous le nom de Varègues."

Tous les objets trouvés dans ce tombeau sont aujourd'hui déposés à Washington, au musée du Smithsonian Institute [1].

Voilà, il me semble, une preuve archéologique bien tangible de la présence des Scandinaves en Amérique.

Comment se fait-il que M. Justin Winsor, dans l'ouvrage remarquable qu'il vient de publier, ne mentionne pas ce fait [2] ? Ce n'est pourtant pas une légende, une histoire qui se perd dans la nuit des temps ; il y a assez de témoins pour attester l'authenticité de cette découverte, et ces hommes ne sont pas des mythes, mais bien des contemporains.

Une espèce de solennité a présidé, j'oserais dire, à cette découverte ; l'extraordinaire de la circonstance en valait bien la peine. Quatre hommes, bien connus et distingués par leur savoir, s'assemblent, se consultent et partent, un livre à la main, à la recherche d'un endroit où il est dit que huit siècles auparavant, dans un combat qui eut lieu entre des Scandinaves et des indigènes, une femme perdit la vie et fut enterrée à l'endroit témoin de ses derniers moments. Le succès couronne leurs recherches ; ils trouvent en effet, à l'endroit présumé et précisé par sir Thomas Murray, le traducteur de la *saga*, non pas sans doute un cadavre intact, mais quelques ossements qui tombent en poussière, et, ce qui est mieux encore, une inscription indiquant le nom de la personne inhumée, son origine, la date de sa mort, etc.

Il existe donc, contrairement à l'opinion de certains auteurs américains, des preuves archéologiques constatant la présence des Scandinaves sur notre continent.

Il faut admettre que la Tour de Newport n'offre pas le caractère d'une certitude archéologique. Mais toutes les probabilités sont qu'elle a été érigée il y a huit cents ans par les Scandinaves pour servir de baptistère : c'est ce que l'archéologie et les récits des *sagas* tendent à établir. Ceux qui veulent n'y voir que l'œuvre du gouverneur Arnold

---

[1] Voir *Le Tour du Monde*, No 23, citant un article de l'*Union* de Washington.

[2] M. Justin Winsor, président de l'*American Historical Association*, et remplissant les fonctions de conservateur à la bibliothèque de l'université d'Harvard, vient de terminer la publication d'un ouvrage de grand mérite intitulé : *Narrative and Critical History of America*, 8 vols. C'est l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur l'histoire générale de l'Amérique. Le premier volume est consacré aux temps préhistoriques. M. Winsor traite aussi de l'histoire du Canada, des Etats-Unis, de l'Amérique Centrale, du Mexique et des Indes Occidentales. Cette œuvre est précieuse en ce sens surtout que le lecteur est mis au courant de la plupart des recherches et des travaux qui se sont accomplis depuis quatre siècles touchant l'histoire de notre continent. Chaque chapitre est suivi d'une étude critique sur les sources des renseignements qui y ont trait. Toutefois, il est bon de remarquer que cet ouvrage a été fait en collaboration, et que chaque écrivain, quel que soit son mérite, doit nécessairement porter la responsabilité de ses assertions, qui peuvent bien, dans certains cas, n'être pas l'écho d'une opinion généralement reçue.

ne s'appuient que sur une simple supposition ; ils ne peuvent fournir aucune preuve sérieuse.

L'inscription du Roc de Dighton ne peut être attribuée à d'autres qu'aux Scandinaves ; les Indiens ne possédaient pas les instruments voulus pour graver de tels caractères ; elle n'a pu être faite par les Indiens des temps historiques avec des instruments en fer fourni par les Anglais, puisque, aux premiers temps de la colonie, elle accusait déjà un cachet d'antiquité, et que les Indiens eux-mêmes en attribuaient l'origine à des hommes "qui naviguèrent autrefois sur la rivière Assonnet dans une maison de bois ;" enfin, son interprétation, au lieu d'avoir été *tortured in vain*, n'a présenté aucune difficulté aux savants antiquaires danois, qui ont de suite reconnu que les caractères de cette inscription étaient runiques, et qu'ils commémoraient le passage des Scandinaves à cet endroit. Depuis, les relations des *sagas* n'ont fait que confirmer la déclaration des antiquaires danois.

Dans une question de ce genre, il ne suffit pas de dire que telle chose est ou n'est pas ; il faut fournir des preuves, et dire pourquoi l'on admet ou l'on rejette telle hypothèse.

Enfin, si tout concourt à prouver que l'inscription du Roc de Dighton est l'œuvre des hardis navigateurs qui visitèrent ces parages il y a huit siècles, il n'y a pas de mal à admettre qu'elle est bien plutôt l'œuvre des Scandinaves que des Indiens ; et en cela nous serons bien plus près de la vérité que certains auteurs américains qui traitent d'enthousiastes ceux qui soutiennent cette opinion, et qui déclarent que des raisonnements comme ceux-là sont maintenant rejetés.

Quant à la découverte du tombeau scandinave sur les bords du Potomac, elle comporte une preuve archéologique indiscutable ; il serait puéril de nous étendre davantage sur le sujet.

IV

LES SAGAS

Caractère et authenticité des annales islandaises.

Quant aux manuscrits originaux des voyages des Scandinaves dans l'Amérique du Nord, ils furent publiés pour la première fois en 1837 à Copenhague, en langue danoise et en latin. Ces relations, appelées *sagas*, furent écrites et conservées en Islande, point de départ des expéditions au Groenland et en Amérique. C'est dans cette précieuse collection qu'il faut maintenant chercher la trace la plus authentique de l'histoire des anciens peuples du Nord.

La race Scandinave était une race guerrière et aventureuse, et c'était une douce jouissance pour ces hommes d'autrefois de raconter et d'entendre raconter les exploits des héros et les faits mémorables de leur histoire. Aussi, quand un bâtiment arrivait en Islande, si complètement séparée du reste de l'Europe, les Islandais, avides de nouvelles, se pressaient autour des voyageurs et écoutaient avec ravissement le récit de leurs voyages. Ils apprenaient ainsi les événements qui se passaient en Suède, au Danemark et en Norvège, de même que les voyages accomplis dans les contrées situées à l'ouest de leur

île. Ces récits, répétés le soir à la veillée, se conservèrent vivaces dans la mémoire du peuple jusque vers le XIIe siècle, alors qu'on s'occupa de les consigner par écrit.

La *saga* est donc un récit basé sur une tradition orale, ayant une forme précise, déterminée par le récit oral, et conservé aussi par écrit. Le style en est simple, claire, précis, et la *saga* elle-même ne contient que des faits. "L'auteur, dit M. Marmier, qui en a fait sur les lieux une étude particulière, raconte sans s'émouvoir et sans se permettre une seule digression. Les actions héroïques s'enchaînent l'une à l'autre, les faits les plus étranges se succèdent, et il continue tranquillement son récit. Dans aucun pays on ne trouverait, ajoute-t-il, une série d'histoires populaires comparables aux *sagas* islandaises[1].

" De fait, écrit M. Reclus, pendant nombre de siècles, les Islandais furent peut-être les gens les plus civilisés de l'Europe ; tous ceux qui se réfugièrent en Islande étaient des chefs de la Scandinavie qui donnèrent à la mère patrie l'impulsion du mouvement littéraire." Nous pourrions ajouter que non seulement ils étaient les plus instruits, mais encore les plus hardis et les plus entreprenants de tous les peuples de cette époque.

Les annales islandaises ne sont donc pas des récits imaginaires, mais bien des documents authentiques et dont on ne peut suspecter la bonne foi.

"L'authenticité des manuscrits d'où sont tirés ces récits, dit à son tour M Daniel Wilson[2], ne laisse pas le moindre doute ; et les narrations de quelques-uns d'entre eux sont si simples, si naturelles et si dépourvues de quoi que ce soit d'extravagant et d'improbable, que leur certitude morale et leur sincérité sont dignes de haute considération."

On s'accorde à reconnaître que les *sagas* racontant les découvertes et l'établissement des contrées nouvelles par les Scandinaves furent mises par écrit au commencement du XIIIe siècle. Quelques-unes cependant portent des dates antérieures ; on a même assigné à l'une d'elles la date de 1120 ; pour d'autres, celle du milieu et de la fin de ce siècle.

A cette époque la langue nordike ou scandinave avait atteint sa perfection.

On a raison de croire, dit le célèbre antiquaire danois, M. Charles Christian Rafn, dans son *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au Xe siècle*, que ces premières *sagas* furent composées par Thorlak Runofson, évêque de Scalholt, qui fut aussi l'auteur du plus ancien code ecclésiastique d'Islande, publié en 1123. Thorlak Runofson, né en 1085, avait pour mère Halfride, fille de Snorre, lequel, comme nous avons déjà eu occasion de le mentionner, naquit en Amérique.

Cela est tout à fait vraisemblable ; les liens d'une étroite parenté unissaient cet évêque à la famille Snorre, et il est bien naturel qu'il ait recueilli avec un soin particulier le récit des événements dont il était presque contemporain, et qui le touchaient de si près. La *saga* trouvée en 1863 dans les environs de l'église de Scalholt, racontant l'expédition de ce nommé Hervador dont nous avons déjà parlé, fut sans doute composée par ce même personnage, qui avait sa résidence à Scalholt.

Jusque vers le XIVe siècle, les traditions orales furent fidèlement conservées et transcrites de même, avec simplicité et bonne foi. A cette époque le goût changea ; un esprit

[1] Un jour, raconte M. Marmier, la fille d'un pêcheur, qui avait coutume de venir, chaque semaine, nous apporter des oiseaux de mer et du poisson, entra dans ma chambre et me trouva occupé à étudier la *saga* de Nial. "Ah ! je connais ce livre, me dit-elle, je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais enfant." Et, à l'instant elle m'en indiqua les plus beaux passages. Je voudrais bien savoir, ajoute M. Marmier, où nous trouverions, en France, une fille de pêcheur connaissant la Chronique de Saint-Denis."

[2] Daniel Wilson, *Prehistoric Man*.

nouveau, importé des régions méridionales, pénétra jusque dans la solitaire Islande. Pour plaire, il fallut que l'imagination embellit les récits, exalta les héros ; on était alors au plus beau temps de la chevalerie en Europe.

En 1831, Crosmus Rask comptait huit manuscrits dans lesquels le nom de *Vinland* et des voyages y accomplis étaient mentionnés ; mais M. Rafn en comptait dix-huit en 1837 [1].

De son côté, Adam de Brême, dans son *Historia Ecclesiastica* (1073), parlant de la propagation du christianisme dans les pays septentrionaux, rapporte que le roi du Danemark lui avait dit que ses sujets avaient découvert une contrée à l'ouest appelée *Vinland.*

Sur la fin du XIVe siècle on réunit en un recueil le *Codex Flatoyensis*, ces récits de voyages. C'est dans ce recueil que l'on trouve la *saga* d'Olaf, fils de Tryggve, racontant les expéditions de Leif Ericson, qui découvrit le Vinland (l'Amérique). Ce même recueil contient aussi la *saga* d'Erick le Rouge. Celle de Thorfinn Karlsefn lui attribue l'exploration des contrées déjà vues par Biarne, tout en laissant à Leif le mérite d'avoir découvert le Vinland. Cette dernière renferme des traits particuliers et qui servent à mieux caractériser la nature et la situation de ces contrées.

Les *sagas* de Biarn, Leif, Thorfinn et quelques autres ont un sens suffisamment clair, précis et vraisemblable pour être acceptées comme historiques. Elles ne se contredisent nullement ; les dates qu'elles fournissent concordent entre elles, et le tout est en parfaite harmonie avec le caractère bien connu des Scandinaves.

Un des hommes qui ont le mieux fait connaître la littérature des *sagas* est l'évêque danois Müller, dans sa *Bibliothèque des sagas.* (3 vols., Copenhague, 1817-1820.)

SECONDE PARTIE

I

Humeur guerrière et aventureuse des Scandinaves.

Charlemagne étant un jour dans une ville méridionale de la Gaule vit plusieurs bâtiments étrangers entrer dans le port. Parmi les gens de sa suite quelques-uns lui dirent que c'étaient probablement des bâtiments juifs ; d'autres les prirent pour des Africains, d'autres encore pour des Anglais ; mais, Charlemagne, observant avec soin leur construction et leurs manœuvres rapides, s'écria : " Non, ces navires ne portent pas de denrées, ils portent de rudes soldats." Et alors, ajoute la chronique, il baissa la tête et se sentit saisi d'une profonde tristesse en songeant aux périls qui menaçaient ses successeurs.

Ces bâtiments portaient des pirates ou guerriers scandinaves, et les événements subséquents n'ont que trop démontré la justesse des appréhensions de Charlemagne.

Dans ces pays du Nord, sous un ciel gris et chargé de nuages, les hommes naissent avec des passions et des caractères bien plus énergiques que dans les pays du centre de l'Europe. Les hommes de ces siècles passés étaient d'une humeur belliqueuse, et leur

[1] Justin Winsor, *Narrative and Critical History of America*, vol. I, p. 89.

plus grande ambition était de mourir dans un combat. Les enseignements de la religion scandinave d'ailleurs leur avait appris à ne pas craindre la mort. Le premier de tous les devoirs était de ne jamais fuir devant un ennemi, même quand on était menacé d'une mort certaine. Après un combat violent, un roi demande à un guerrier qui combattait contre lui, combien il a reçu de blessures : "Pas beaucoup, répond ce dernier, mais tu m'as pourtant donné avec ton glaive un coup à la poitrine qui fait que je me sens moins alerte que de coutume." Le roi lui fait ouvrir son habit et s'aperçoit qu'il a la poitrine entièrement fendue et déchirée. "Voilà une effroyable blessure, dit-il, mais je ne désespère pourtant pas de te guérir." Alors il prit du fil, une aiguille, recousit les chairs disjointes, les frotta d'un certain onguent, et quelque temps après le blessé se trouvait assez bien.

Entre les VIIIe et Xe siècles, les Scandinaves ravagèrent les côtes des îles Britanniques, et surtout les rivages de la France, où un groupe nombreux finit par s'établir ; c'était dans cette partie du pays appelée, depuis, la Normandie. Vers le même temps d'autres bandes parcouraient la Méditerranée, répandant partout la terreur. D'autres encore entrèrent dans la mer Blanche, remontèrent le Dwina et arrivèrent par le Volga jusqu'à la mer Caspienne, où ils fondèrent une principauté. Ils assiégèrent même Constantinople, et allèrent jusqu'en Grèce inscrire leurs caractères runiques sur les flancs d'un des lions du Pirée.

Les Scandinaves étaient donc par caractère en état de jouer un grand rôle dans les découvertes du monde, et capables d'entreprendre les voyages dont je vais bientôt retracer l'itinéraire.

Leurs navires étaient construits par les ouvriers les plus expérimentés, et on ne négligeait rien pour les rendre aussi élégants que solides. Du temps même de Tacite, les Romains avaient remarqué que les peuples de la Scandinavie (le Danemark, la Suède et la Norvège) étaient redoutables par leurs flottes. D'ordinaire leurs navires étaient très relevés aux deux extrémités, la proue présentant une tête menaçante de dragon ou autres figures, vraies ou fantastiques, propres à inspirer la terreur aux ennemis. Un moine du temps, apercevant un jour, sur la côte de France, une flotte normande hérissée de mâts, disait avoir vu "une troupe de bêtes sauvages au milieu d'une forêt[1]." Ces navires portaient généralement de trente, quarante à soixante rameurs, et, dirigés par des mains habiles, "ils glissaient sur la vague, rapides et gracieux comme le canard ou le cygne dont ils avaient emprunté la forme."

En général, ils sortaient de leurs havres au printemps, et manœuvraient sur la mer durant la plus belle saison de l'année. La pêche les entraîna de bonne heure dans la direction du Nord. Les mers du Nord sont poissonneuses : on y trouvait des morses, des baleines et de la morue en abondance. L'amour de la pêche les conduisit peu à peu dans toutes les îles qui s'étendent des côtes de la Scandinavie à celles de l'Amérique.

Une autre cause qui força vers cette époque les Scandinaves à s'expatrier, fut la conduite du roi Harold qui, en 885, voulut soumettre toute la Scandinavie à son autorité. Jusqu'à ce moment, ces hommes avaient joui de la plus entière indépendance, et avaient été gouvernés par un grand nombre de chefs qui se partageaient le pays. Ces chefs convoquaient, dans certaines circonstances, des assemblées nationales, et respectaient réci-

---

[1] Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leurs expéditions en France au Xe siècle.*

proquement leurs droits. Quand Harold, après une longue guerre, eut réussi à soumettre ces différents chefs, plusieurs préférèrent, au joug du vainqueur, les hasards de la mer et l'exil. Les uns vinrent aux Orcades, les autres passèrent aux Hébrides et au Shetland, et abordèrent, en 861, aux îles Féroë, où ils se portèrent en grand nombre.

En 861, Naddod, pirate norvégien, mit à la voile pour les Féroë. Une tempête le porta loin de sa route, et en vue d'une terre blanche de neige. Il gravit une montagne, et découvrit d'autres sommets, dont plusieurs lançaient de la fumée, mais n'aperçut aucune habitation. Il donna à cette terre le nom de Snowland, ou terre de neige. Quatre ans plus tard un nommé Kloki Rafina retrouve cette même terre, en fait le tour, et lui donne le nom de Iceland, ou terre de glace. C'est l'Islande actuelle.

En 874, les Scandinaves s'établirent définitivement dans cette île, et, un siècle plus tard, en 982, des colons d'Islande, sous la conduite d'Erick le Rouge, découvrirent le Groenland. Dès la même année, trente-cinq navires islandais mirent à la voile pour le nouveau pays. Un nouvel Etat y fut fondé d'après la constitution républicaine de l'Islande.

Ce fut vers cette époque que les Scandinaves embrassèrent le christianisme. L'influence de la religion nouvelle modifia leurs mœurs sans cependant détruire chez eux l'esprit d'entreprise et d'aventure.

II

Découverte de l'Amérique

Après avoir parlé des preuves archéologiques attestant la présence des Scandinaves en Amérique à une époque antérieure à Christophe Colomb, et de l'authenticité des écrits contenant la relation de leurs voyages, nous avons vu que l'humeur vagabonde, le désir de visiter des pays inconnus, avaient entraîné les peuples du Nord des côtes de la Scandinavie jusqu'au Groenland, où Erick le Rouge, obligé de fuir l'Islande, s'établit en 982.

Suivons-les maintenant dans leurs expéditions en Amérique, nous appuyant toujours, remarquons-le bien, sur l'authenticité des *sagas*.

Voyage de Biarn

Un des compagnons d'Erick le Rouge au Groenland, Hériuf, avait laissé en Norvège un fils du nom de Biarn, jeune homme courageux et entreprenant. Biarn avait déjà trafiqué avec son père dans les différentes contrées maritimes du Nord. Il quitta la Norvège pour venir rejoindre son père, qu'il croyait en Islande, mais apprenant qu'il était parti avec Erick pour le Groenland, pays situé à l'ouest, il reprit la mer, n'ayant pour se guider que la lumière des étoiles.

Le vent le favorisa durant les trois premiers jours de sa navigation ; puis des brouillards survinrent, brouillards que les marins de nos jours, malgré leurs connaissances nautiques et leurs instruments de précision, ne peuvent affronter sans appréhension. Après avoir été ballotté durant plusieurs jours et plusieurs nuits, il arriva en face d'une terre inconnue et couverte de bois. "Ce n'est pas, dit-il, le pays que nous cherchons, car

on assure que les montagnes du Groenland sont hautes et couvertes de glaces." Il continua à naviguer durant deux jours, et il aperçut une terre plate et bien boisée, mais qui ne répondait pas à ce qu'on racontait du Groenland. Il change de direction vers le nord-ouest, et après trois jours de marche par un vent du sud-ouest, il découvre une troisième terre élevée et montagneuse, dont les sommets étaient couverts de glaces ; il reconnait que c'est une île, puis reprend la pleine mer avec un vent favorable, et après quatre jours de navigation, il aborde au Groenland où il raconte à de nombreux auditeurs les circonstances de son voyage. Ceci se passait vers l'année 986.

Il est difficile de déterminer avec exactitude les côtes que Biarn avait entrevues, mais les distances parcourues, indiquées en journées, comparées à celles qui séparent les diverses stations que mentionne la *saga*, nous portent à croire que ces côtes sont celles de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse et probablement quelque partie du Labrador[1].

Découvertes de Leif Ericson

Il ne paraît pas que Biarn ait tiré parti de son voyage, mais le récit qu'il en fit eut un résultat plus pratique.

Erick le Rouge avait aussi deux fils, Thorwald et Leif. Ce dernier, ayant entendu parler du voyage de Biarn, et, stimulé par la noble ambition de découvrir, comme son père, de nouveaux pays, résolut de reconnaître par lui-même ce qui en était

Il acheta le vaisseau de Biarn, enrôla trente-cinq hommes, et pria son père de commander l'expédition ; mais, celui-ci, déjà vieux, s'étant rendu au lieu de l'embarquement, fit une chute qu'il considéra comme un augure défavorable, et laissa Leif partir seul, lui disant "que la fortune ne lui permettait pas de tenter de nouvelles découvertes." On était alors vers l'an 1000. Leif s'avança sur l'océan sans autre moyen de direction que les étoiles et les souvenirs de Biarn. Il se dirige sur la première terre entrevue par ce dernier, l'aborde, y débarque, l'examine, et la trouvant une terre sans agréments et d'un sol pierreux, il lui donne le nom de Helluland (*terre pierreuse*). Dans cette contrée, dit M. d'Avezac, l'érudition moderne a cru reconnaitre Terre-Neuve.

Il reprend la mer, et, après trois jours de navigation, il arrive en vue d'une autre terre signalée par Biarn. Ce pays, sur la côte duquel s'amoncelaient des bancs de sable blanc, était plat et couvert de bois. Il lui donna le nom de Markland (*terre boisée*). On a raison de croire que c'était la Nouvelle-Ecosse, qui est en effet à trois jours de navigation à voile au sud-ouest de Terre-Neuve. Après deux autres jours de navigation, par un bon vent de nord-est, il atteint une île "près de laquelle une péninsule s'avançait à l'est et au nord," comme on voit aujourd'hui le cap Cod dépasser au nord-est l'île de Nantuckett. Il s'engage dans un détroit où il y avait beaucoup de bas-fonds au temps de la marée, puis, continuant à avancer, il rencontre "une rivière qui sortait d'un lac," (la rivière Pocasset, qui sort de la Baie Mount Hope) ; il remonte cette rivière et jette l'ancre.

Aussitôt débarqué, il prend possession du sol avec les cérémonies ordinaires aux Scandinaves ; il y fait construire d'abord des huttes en planches, puis, se décidant à passer

[1] La navigation d'un jour, suivant le *Landnama* et autres anciens ouvrages géographiques d'Islande, équivalait à 27 ou 30 milles géographiques. *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au Xe siècle*, par C. C. Rafn.

l'hiver dans cet endroit, il y fait ériger de vastes bâtiments qu'il nomme de son nom, *Leifsbudir*, ou maisons de Leif.

Ces constructions terminées, il met en campagne une partie de ses hommes pour explorer le pays, mais chaque soir tous revenaient au camp. Un soir, un des explorateurs manque à l'appel; c'était un Allemand du nom de Tyrker, ancien serviteur d'Erick, et qui avait voué à Leif, dès son enfance, une tendre amitié. Leif, inquiet sur le sort du vieil allemand, se met à sa recherche avec douze hommes ; il le retrouve dans les environs du camp, et c'est alors que ce fidèle serviteur lui apprend, tout joyeux, qu'il a trouvé, dans le voisinage, des vignes chargées de raisin. En conséquence on donna à cette contrée le nom de Vinland (*pays de la vigne*).

Au printemps suivant, 1001, après avoir chargé son navire de bois, de raisin et de peaux, Leif reprit la mer et regagna le Groenland, où il vanta beaucoup ses découvertes ; il fut surnommé *Le Fortuné*[1].

VOYAGES DE THORWALD

Ces nouvelles firent grand bruit. La famille d'Erick le Rouge semble avoir eu le monopole des premières expéditions en Amérique. Leif encouragea son frère Thorwald à marcher sur ses traces, et il lui donna son vaisseau, le même que Biarn possédait. En l'an 1002, Thorwald partit avec trente hommes d'équipage, et ayant trouvé le cantonnement de Leif, il y passa l'hiver. Au printemps, il fit explorer le pays, qu'il trouva très-beau. L'été suivant il chargea quelques-uns de ses hommes de faire un voyage de découvertes, et lui-même contourna le cap Cod qu'il nomma *Kialarness.* Se dirigeant ensuite vers l'ouest, il atteignit une pointe de terre que l'on croit être Gurnet Point, ou le cap Alderton. La beauté du pays le remplit d'enthousiasme. "Voici une belle contrée, j'y fixerai ma demeure," dit-il à ses compagnons.

Jusque-là, ils n'avaient pas encore aperçu aucune trace d'Indiens ; mais à cet endroit, ils virent trois canots contenant chacun trois hommes, dont la description répond plutôt aux Esquimaux qu'à nos Indiens. Ils les firent monter à bord et apprirent d'eux qu'ils se nommaient Skrellings. Ayant commis la sottise d'engager une querelle avec eux, ils les massacrèrent à l'exception d'un seul qui réussit à se sauver ; quelques heures plus tard ils virent apparaitre une multitude de canots remplis de Skrellings, et dans le combat qui s'ensuivit, Thorwald fut blessé mortellement, et enterré, selon son désir, au même endroit.

Après ces tristes événements, ses compagnons revinrent passer l'hiver à *Leifsbudir*, et au printemps (1005), ils chargèrent leur vaisseau et reprirent la route du Groenland.

TROISIÈME EXPÉDITION, — THORSTEIN

Au printemps de l'an 1006, Thorstein, troisième fils d'Erick, tenta lui-même une expédition au Vinland, dans le but surtout d'aller chercher les restes de son frère pour l'enterrer en terre sainte. Ce voyage n'eut aucun résultat. N'ayant pas trouvé le pays qu'il cherchait, il revint dès l'automne au Groenland.

---

[1] T. H. Thorfaeus, — *Historia Vinlandiæ antiquæ*, pp. 5-7.

Néanmoins, les Scandinaves avaient découvert Terre-Neuve, la Nouvelle-Ecosse et une partie des côtes des Etats-Unis. Il ne leur restait plus qu'à y fonder quelque établissement sérieux ; ce fut l'œuvre de nouveaux navigateurs.

Voyage de Thorfinn Karlsefn

Vers la même époque arrivèrent de la Norvège deux grands navires commandés, l'un par Thorfinn, et l'autre par des colons islandais. Thorfinn appartenait à une des plus puissantes familles de la Norvège. Il y eut alors de grandes réjouissances au Groenland. Pendant l'hiver, Thorfinn rechercha et demanda en mariage Gudride, femme de Thorstein, qui était devenue veuve depuis un an. Celle-ci, qui avait déjà accompagné son premier mari dans son voyage d'exploration, désirait beaucoup revoir ce beau pays de Vinland dont on parlait tant. Cédant aux instances de sa nouvelle épouse, Thorfinn, qui avait du courage, de l'énergie et la noble ambition de s'illustrer, prépara une expédition.

Il engagea soixante hommes et cinq femmes, auxquels il promit la moitié des profits que rapporterait l'entreprise. Leif lui permit de se servir de ses anciennes maisons au Vinland. Outre ses anciens compagnons Snorre, Biarn et Thorhall, il s'adjoignit Thorvard, qui commandait le navire de Gudride. La flotille entière, qui se composait de trois navires, portait cent soixante hommes et des bestiaux. Comme on le voit, il ne s'agissait pas d'un simple voyage de découvertes, mais d'une expédition sérieuse et de l'établissement d'une colonie. Ainsi préparés, les Scandinaves mirent à la voile au printemps de l'année 1007. Après quelques jours de navigation, ils arrivèrent à Helluland ou Terre-Neuve ; de là ils pénétrèrent au Markland (Nouvelle-Ecosse). L'expédition, continuant à longer les côtes, arriva en vue d'un cap que Thorfinn nomma Kilarness, et qui répond au cap Cod. A partir de cette pointe il vit, non sans étonnement, de vastes déserts, des dunes et de longs et étroits rivages qu'il appela *Furdustrandir*, ou rivages merveilleux.

Thorfinn pénétra ensuite dans une baie qu'il nomma Straumfiord (*baie des courants*), et descendit dans une île où l'éider se trouvait en très grande abondance. On ne pouvait y faire un pas sans casser des œufs d'oiseaux.

Les navigateurs prirent terre sur les côtes de Straumfiord. La douceur du climat et la fertilité du sol les décidèrent à y fonder un établissement. Ils construisirent des baraques, débarquèrent les troupeaux, et se mirent en frais de défricher la terre, tout en faisant des explorations dans diverses parties du pays. Cependant ils souffrirent beaucoup de la disette pendant l'hiver. Au retour de la belle saison, Thorhall, un des compagnons de Thorfinn, se sépara de l'expédition ; mais il fut entraîné par une tempête sur les côtes d'Irlande, où, suivant quelques récits, il fut pris et obligé de servir comme esclave.

Thorfinn, Snorre, Biarn et Grimalfson firent voile à l'ouest avec cent trente et un hommes à la recherche de Leifsbudir. Ils arrivèrent à un endroit où une rivière sortait d'un lac pour aller se jeter dans la mer. Il y avait des îles près de son embouchure. Ils appelèrent cette contrée Hop, mot islandais qui signifie " une petite baie formée par une rivière venant de l'intérieur et par une échancrure de la mer, ou la terre même qui borde

cette baie[1]." Ayant atterri du côté de l'ouest, ils mirent le bétail en liberté et élevèrent des habitations avec l'intention d'y fonder une colonie. A cet endroit le froment sauvage et le raisin poussaient d'eux-mêmes.

Ils étaient là depuis quinze jours, quand, un bon matin, la baie se couvrit de canots chargés d'hommes [illegible], laids, ayant une affreuse chevelure, de grands yeux et la face large. Les nouveaux venus examinèrent les Scandinaves avec curiosité, puis s'éloignèrent. Le printemps suivant les ramena ; et, après avoir échangé le signal de paix avec les colons, ils débarquèrent et offrirent pour des morceaux d'étoffe rouge, des peaux de toutes sortes et des corbeilles. Ils auraient bien voulu avoir des lances et des épées, mais Thorfinn se garda bien de leur en donner. Ce commerce d'échange se continua durant quelque temps. Thorfinn n'étant nullement rassuré sur les dispositions de ces indigènes, fit entourer son établissement d'une forte palissade.

Dans le cours de l'automne de 1009, deux ans après leur arrivée, Gudride rendit Thorfinn père d'un fils, qui reçut, lui aussi, le nom de Snorre ; ce fait mérite d'être noté, parce que ce fut là le premier des Scandinaves qui vit le jour en Amérique.

Enfin, cette expédition, qui avait commencé sous d'aussi heureux auspices, semblait devoir prospérer. L'établissement de Thorfinn prenait de l'extension, quand un malheureux incident vint arrêter le progrès de la colonie. On sait ce qui arriva. Un jour qu'un grand nombre de Skrellings étaient descendus sur le rivage, un bœuf appartenant à Thorfinn, sortit du bois, en courant et en mugissant. Les Skrellings eurent grand' peur, et soupçonnèrent une trahison. La crainte d'un combat augmenta le désir qu'ils avaient de se procurer des armes en fer. Peu de temps après, ils firent une tentative pour s'en emparer, ce qui amena une guerre ouverte. Dans un combat qui survint les Scandinaves lachèrent pied. Frédize, une des filles d'Erick le Rouge, qui avait accompagné l'expédition, sortit de sa demeure, ranima le courage des Scandinaves, se saisit elle-même de l'épée d'un des combattants qui avait été tué, et réussit à mettre en fuite les Skrellings. Dès ce jour, Thorfinn ne se croyant plus en sûreté, résolut de retourner dans sa patrie. Mais avant de partir, voulant laisser des traces durables de son séjour dans ces contrées, il fit graver l'inscription dont j'ai parlé dans la première partie de cette étude, sur les bords de la rivière Taunton ; cette inscription, on se le rappelle sans doute, se lit comme suit : *Cent trente et un hommes du Nord ont occupé ce pays avec Thorfinn.*

Ce travail exécuté, Thorfinn fit charger son navire de bois, de fruits et de pelleteries ; et, avant de mettre à la voile, il explora le pays en plusieurs sens. Partout il trouva un sol des plus propres à la culture. Il revint à son établissement au Straumfiord où l'on pense qu'il avait laissé une petite colonie ; il y passa l'hiver, mais de graves discordes aggravèrent la position des colons. Au printemps suivant (1011), Thorfinn profita d'un premier vent favorable pour retourner au Groenland. De là il se rendit en Norvège, où, pendant l'hiver, il vendit ses marchandises. La *saga* ajoute que jamais navire ne partit du Groenland plus richement chargé que n'était le sien. Il fut comblé d'honneurs par les grands seigneurs norvégiens, qui s'intéressaient extrêmement aux découvertes de leurs compatriotes.

---

[1] La désignation de la *saga* correspond au *Mount Hope Bay*, traversée par la rivière Taunton, qui, sous le nom de *Pocasset river*, se jette dans la mer par le détroit de Seaconnett, et l'endroit où les Scandinaves débarquèrent se trouvait à l'ouest de cette baie. C'est aussi à Hop, mais à l'est, que *Leifsbudir* était situé. Voir Rafn, *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au Xe siècle*, p. 19.

En 1013, deux ans après le départ de Thorfinn, Thorvard, qui avait commandé un des trois navires de l'expédition de Thorfinn, revenait d'un second voyage au Vinland, ce qui indique, qu'à dater de cette époque, des relations suivies furent établies entre l'Amérique et les pays scandinaves.

Ce nommé Thorvard était marié à cette fameuse Fredize qui, comme on vient de le voir, déploya tant de bravoure devant les Skrellings. Cette femme, poussée par le désir d'acquérir des richesses, tenta elle-même une expédition au Vinland, et détermina Thorvard à l'accompagner. Elle traita avec deux Islandais qui venaient de passer un hiver au Groenland, et convint de partager également avec eux les dépenses et les profits de l'expédition.

La route de l'Amérique était alors connue ; aussi l'expédition arriva en ligne directe au Vinland, et débarqua sur la rive droite de la rivière Pocasset. Cette expédition n'eut aucun résultat pratique ; au contraire, l'impérieuse Fredize trompa ses associés, et profita même du temps de leur sommeil pour les faire massacrer, eux et leurs compagnons. Le remords cependant ne tarda pas à s'emparer de la femme coupable ; elle retourna au Groenland, et distribua à ses compagnons, pour s'assurer leur discrétion, la plus grande partie de ce qu'elle avait apporté [1].

Nous savons par expérience combien sont difficiles les premières tentatives de colonisation d'un pays. Il a fallu plusieurs voyages et plus d'un essai à nos aïeux avant de pouvoir parvenir à s'implanter dans le nouveau monde, et l'Angleterre elle-même ne réussit pas non plus du premier coup à s'établir dans ce même Etat du Massachusetts, où les Scandinaves, plusieurs siècles auparavant, avaient tenté de fonder une colonie. Le monde cependant avait progressé depuis cette époque de la découverte de l'Amérique par les anciens peuples du Nord. Les colons du XVIe et du XVIIe siècles étaient plus instruits ; ils avaient de meilleurs navires ; ils étaient plus en état de cultiver la terre que leurs devanciers, et possédaient des armes autrement supérieures pour repousser les attaques des Indiens.

Les *sagas* ne mentionnent pas que les Scandinaves se soient étendus sur un vaste territoire pour y cultiver le sol. Du reste, le caractère remuant des Scandinaves ne les portait guère à la vie paisible des champs. Ils organisaient une expédition, venaient au Vinland, où ils chargeaient leurs navires de bois, de pelleteries, de fruits, etc. Il est donc probable que ces établissements dans le Massachusetts, le Rhode-Island et la Nouvelle-Ecosse ne furent pour ainsi dire que des postes de pêche et de commerce, plus ou moins importants. Le Vinland était une colonie libre, dit M. Gaffarel ; une sorte de république s'y était établie sous le protectorat des rois de Norvège. C'était surtout la pêche qui enrichissait les colons américains ; ils échangeaient les richesses du pays, bois précieux, peaux de bêtes, dents de phoques, huile de baleine, contre le fer et les armes qui leur manquaient.

[1] A l'extrémité sud de Fall River, dans le Massachusetts, à l'endroit où le savant danois Rafn a placé l'établissement de Leif, et le lieu du drame qui vient d'être rapporté, on a trouvé, le 26 avril 1831, dans un banc de sable, des squelettes d'hommes, une parure de poitrine en bronze, divers instruments, des fers de lance, qui ne sont pas d'origine indienne, ni de facture européenne postérieure au XVe siècle. Cette découverte fut suivie de plusieurs autres. Les objets trouvés dans les tombeaux ouverts furent soigneusement comparés avec d'autres semblables trouvés au Groenland et en Islande, et qui établissent parfaitement leur origine scandinave. C'est l'opinion de la Société Royale des Antiquaires du Nord que plusieurs des squelettes ainsi découverts étaient ceux des victimes de Fredize.

A la suite du voyage de Fredize en 1013, et du drame auquel nous venons de faire allusion, les *sagas* ne mentionnent plus d'expéditions au Vinland et au Markland. La chose sans doute n'était plus nouvelle. En 1347, un petit navire groenlandais, monté par dix-sept hommes, fut porté par la tempête des côtes du Markland à celles de l'Islande. Quelques années plus tard, l'aventure fut inscrite dans les *sagas*, mais comme n'ayant aucune importance. Si les rapports entre l'Islande et l'Amérique alors n'eussent pas été fréquents, l'arrivée de ce navire aurait produit une certaine sensation, qui se refléterait dans le récit. Le peu d'importance que les chroniqueurs attachent à cet événement est certainement, comme le pensent MM. d'Avezac, Kohl et Rafn, une preuve que l'Amérique était alors connue et souvent visitée par les Islandais.

D'ailleurs, l'histoire d'Hervador, colon vinlandais, qui partit en 1051, en se dirigeant vers le sud, et que nous avons rapportée dans la première partie de ce travail, est la preuve que les Scandinaves avaient alors un établissement permanent au Vinland ; que les voyages en Amérique étaient fréquents, et que d'autres expéditions ont bien pu être tentées, outre celles qui furent entreprises par les personnages marquants dont parlent les *sagas*.

Le christianisme au Vinland

Comme le but que je me suis proposé dans la présente étude est de démontrer que les Scandinaves ont réellement découvert l'Amérique au Xe siècle, et que tout ce que l'on raconte du Vinland doit en effet être considéré comme du domaine de l'histoire, je ne parlerai pas ici des excursions des Scadinaves vers les régions boréales, ni des traditions concernant l'établissement d'une colonie galloise sous la conduite de Madoc ap Owen en Amérique au XIIe siècle, et dont on a cru retrouver les descendants chez les Indiens Tuscorara de la Caroline du Nord.

Il y aurait aussi une étude intéressante à faire sur les rapports qui ont pu exister entre le Markland (Nouvelle-Ecosse), et peut-être, suivant Humbolt[1], quelques-unes des côtes du bas du fleuve Saint-Laurent, et les colons du Groenland et de l'Islande. On a même cru remarquer chez les indigènes de ces localités certains vestiges de christianisme et d'une ancienne civilisation. C'est au point que le P. Chrétien Leclerc qui, dès les premiers temps de la colonie, résidait comme missionnaire sur les côtes de la Gaspésie, frappé de ces similitudes, pensait que ces peuples avaient autrefois connu la religion chrétienne et même l'usage des belles lettres, mais qu'ils étaient retombés avec le temps dans l'ignorance et l'idolâtrie.

De son côté, Champlain dit dans ses *Relations* qu'il trouva, dans un port de la baie Française, aujourd'hui baie de Fundy, qui baigne les côtes de la Nouvelle-Ecosse, à trois ou quatre lieues au nord du cap de Poutrincourt, une croix tellement vieille, pourrie et couverte de mousse, qu'il en conclut qu'autrefois il devait y avoir là des chrétiens.

Sous le rapport religieux, le Vinland était considéré comme faisant partie du diocèse de la Norvège et de l'Islande, tout comme la Nouvelle-France, qui, primitivement, relevait du diocèse de Rouen.

Le Vinland fut l'objet de plusieurs visites pastorales et de tournées apostoliques. Ainsi,

[1] *Examen critique*, t. II, p. 101.

dès 1063, l'évêque Jonas partit de l'Islande pour se rendre en Amérique ; mais il parait qu'il y subit le martyre ; ce qui semblerait indiquer qu'Odin avait encore des prosélytes assez nombreux parmi les colons du Vinland.

Les annales islandaises mentionnent aussi que l'évêque groenlandais, Erick Upsi renonça au siège de Gardar pour aller demeurer définitivement parmi les colons du Vinland. L'état religieux de ce pays, ajoute la *saga*, lui inspirait les plus vives inquiétudes. Ce fait, dont l'authenticité est démontrée par plusieurs écrits indépendants les uns des autres, prouve que la colonie avait atteint une certaine importance, et que les deux contrées, ajoute M. Rafn, étaient restées en relations. Ce sont ces circonstances et la présence de ce dignitaire ecclésiastique au Vinland qui nous portent à croire que c'est vers cette époque qu'eut lieu la construction de cet édifice de Newport, dont nous avons déjà parlé, et qui devait alors servir de baptistère.

Les croisades au Vinland

Un fait qui semblerait invraisemblable s'il n'était pas attesté par des documents authentiques, c'est que les croisades furent prêchées au Vinland au XIIIe siècle, et que les colons contribuèrent de leurs deniers à la délivrance du tombeau du Christ.

En 1261, le roi de Norvège chargea l'évêque Olaf d'opérer la réunion à la Couronne des établissements scandinaves d'outre-mer. Celui-ci profita de sa mission pour parler des croisades et de l'intérêt qu'y prenait l'Eglise[1].

Quelques années plus tard le saint-siège demandait des subsides aux colonies chrétiennes d'outre-mer, et le pape, par une lettre datée de Viterbe le 4 décembre 1276, autorisa l'archevêque Ion, à cause de la longueur du chemin et des fatigues du voyage, à ne pas se rendre lui-même dans ces lointaines contrées, mais d'envoyer " une sage et discrète personne," pour y recueillir en son nom le produit des dimes et des commutations de vœux, destiné à la croisade prêchée alors dans toute l'Europe. Dans ce document il est question non seulement de l'évêché de Gardar, mais des " îles et terres voisines." Nicolas III, par une lettre datée de Rome le 31 janvier 1279, confirme les pleins pouvoirs donnés par l'archevêque à ce délégué[2].

Trois ans après, ce mandataire revint en Norvège avec le produit de sa collecte consistant en un chargement de dents de morse, de fanons de baleines, et de pelleteries. Les colons d'Amérique n'étaient pas riches, et ils préféraient sans doute payer en nature plutôt que de se désaisir des quelques pièces d'or ou d'argent qu'ils pouvaient posséder. Martin IV, consulté par l'archevêque au sujet de ces marchandises, lui conseilla, par une lettre du 4 mars 1282, de les vendre.

Vingt-cinq ans plus tard, les dimes du Vinland étaient encore mentionnées dans les collectes.

En 1309, après le concile de Vienne, et la publication d'une nouvelle levée de subsides, l'évêque Arnius, s'étant rendu à Gardar pour organiser cette levée, expédia les marchandises fournies par les colons américains, lesquelles furent vendus en 1325 au

---

[1] Thorfaeus, — *Historia Vinlandiæ antiquæ*, p. 70.
[2] Paul Riant, — *Les Scandinaves en Terre-Sainte.*

Flamand Jean du Pré douze livres et quatorze sols tournois, tel que le constate l'arrêté des comptes qu'en fit Pierre Gervais en 1335.

Ainsi les colons scandinaves d'Amérique ne restèrent donc pas étrangers au grand mouvement religieux du moyen âge. Trop pauvres et trop éloignés pour prendre une part active à la lutte, ils y contribuèrent dans la mesure de leurs ressources, en expédiant à l'Europe, qui à vrai dire ignorait même leur existence, les quelques produits dont leur industrie leur permettait de disposer.

III

Le Vinland

On admet volontiers que les Scandinaves ont découvert l'Amérique au Xe siècle ; mais il n'y a plus cette même unanimité d'opinions, du moment qu'il s'agit de déterminer la partie de l'Amérique qu'ils visitèrent. Il est même singulier de constater les hypothèses que quelques auteurs ont exprimées sur ce sujet. Les uns veulent que Terre-Neuve soit le Vinland des Scandinaves ; d'autres le placent quelque part dans les régions arctiques. Un nommé Weise, dans un ouvrage publié en 1884, veut qu'on retrouve le Vinland au Groenland. Le sénateur Power, de la Nouvelle-Ecosse, dans une conférence faite en janvier 1887 devant la Société Littéraire et Historique d'Halifax, le place, lui, sur la partie nord de la côte du Labrador. Il semble que le nom seul de Vinland, Vinland la bonne, (*le pays du vin et de la vigne*), aurait dû les prémunir contre des opinions aussi peu vraisemblables. On dirait que certaines gens se plaisent à viser à l'originalité, ou plutôt à l'excentricité, en traitant à des points de vue étranges des questions du plus haut intérêt pour l'humanité. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, on a prétendu que le siège de la ville de Troie n'était qu'une fiction. Il n'a fallu rien moins que les patientes recherches d'un savant archéologue, monsieur le docteur Schleiman, pour établir à la satisfaction de tous que les chants d'Homère reposaient sur un fait réel. N'a-t-on pas osé dire aussi qu'il était douteux qu'Homère lui-même eût vécu, et qu'il était possible que ses œuvres immortelles eussent été composées par plusieurs personnes ?

Quant au Vinland, il est heureux que les données climatériques, géographiques et autres, contenues dons les *sagas*, quoique brèves, soient cependant assez précises pour nous permettre de suivre la trace des Scandinaves en Amérique.

Il est surabondamment établi que les Scandinaves s'arrêtèrent dans un endroit où la vigne croissait d'elle-même, au point que les explorateurs, charmés de cette découverte, appelèrent ce pays Vinland (*pays de la vigne*). Or la vigne croît spontanément au Rhode-Island, ce qu'affirment plusieurs rapports, et, en particulier, un rapport fourni à la Société des Antiquaires du Nord par la Société Historique du Rhode-Island. Des explorateurs modernes ont même donné à une île des environs le nom significatif de *Martha's Vineyard*, la vigne y croissant encore en grande quantité (*in great profusion*).

Enfin, Adam de Brême, qui vivait au XIe siècle, cite dans son *Historia ecclesiastica* cette particularité qui a porté les Scandinaves à donner au nouveau pays découvert le nom de Vinland. Il tenait ce fait de Sveinn Estridson, roi du Danemark, et neveu de Canut le Grand.

Les *sagas* disent aussi que le froment ou le blé sauvage croissait dans ce pays. C'est

ce qu'ont encore constaté les Européens qui se sont établis dans cette même contrée quelques siècles plus tard. Adam de Brême parle aussi dans son histoire des "blés non semés" qui se voyaient au pays découvert par les Scandinaves.

Est-il rationnel maintenant de supposer que le Vinland des Scandinaves pouvait être Terre-Neuve ou quelque plage du Labrador? Je ne sache pas que l'île de Terre-Neuve produise du raisin à l'état sauvage, mais bien sûr qu'on n'en a jamais trouvé et qu'on en chercherait en vain sur toute la côte du Labrador[1].

La *saga*, racontant le voyage de Leif, dit qu'après avoir atteint une île près de laquelle une péninsule s'avançait à l'est et au nord — position exacte de l'île de Nantuckett vis-à-vis du cap Cod — s'engagea dans un détroit "où il y avait beaucoup de bas-fonds au temps de la marée." Ces bas-fonds existent encore, et le passage est redouté par les marins, qui préfèrent doubler l'île plutôt que de s'y engager.

---

[1] Le climat de l'Amérique du Nord ne semble pas avoir varié d'une manière sensible depuis un certain nombre de siècles. La plupart des géologues et des historiens sont d'opinion qu'il n'est pas survenu de changements notables de climats depuis les temps historiques.

"La surface terrestre, dit M. Beudant, est parvenue sans doute depuis longtemps à un état de chaleur à peu près stationnaire, qui n'a point varié depuis les temps historiques, et qui ne peut plus diminuer que dans le cours d'un immense espace de temps que de $\frac{1}{30}$ de degrés, seule influence que la chaleur centrale puisse ajouter à l'action solaire, suivant les calculs de Fournier."

"Dans tous les cas, dit M. Reclus, les modifications subies par les climats pendant la période historique n'ont encore qu'une faible importance; mais celles qui se sont opérées durant les âges géologiques récents ont suffi pour déplacer les faunes, les flores et les races sur d'immenses étendues."

Cependant la température d'un lieu peut varier suivant certains phénomènes locaux, tels que l'inégalité des terrains, la direction des chaînes de montagnes, qui modifient la direction des vents. Il faut aussi ajouter l'état de la surface d'une contrée, selon qu'elle est dénudée ou couverte de végétation. Ainsi le déboisement a eu pour effet de diminuer la rigueur excessive de nos hivers, de même que les chaleurs extrêmes des étés, comme il a aussi pour effet d'activer les courants atmosphériques. Les glaces des régions polaires qui viennent, en plus ou moins grandes quantités, séjourner le printemps dans le Golfe, n'expliquent-elles pas un peu aussi cette différence de température qui se fait sentir entre la partie supérieure et la partie inférieure de notre province, et le refroidissement de nos côtes en certaines années?

Il n'en est pas de même du Groenland. Il n'y a aucun doute que la température de cette région s'est abaissée d'une manière sensible depuis l'époque de sa découverte par les Islandais. Il ne faut pas croire cependant qu'à cette date-là le Groenland jouissait d'une température fort enviable, et que son appellation, qui signifie *Terre verte*, lui fut donnée à cause de la grande douceur de son climat et du fait que le sol aurait produit une végétation luxuriante. Au contraire, lorsque Erick le Rouge aborda au Groenland en 982, il vit, ajoute la *saga*, "un véritable amas de rochers, entremêlés d'énormes blocs de glaces, image de l'hiver et du chaos;" mais, Erick, qui avait ses vues, et qui, évidemment, était un diplomate, donna à ce pays le nom de *Groenland*, parce que, dit-il, "si cette terre porte un beau nom les hommes se décideront plus facilement à l'habiter." Aussi, dès la même année, trente-cinq navires islandais mettaient à la voile pour le Groenland. Toutefois, les côtes orientales, comme les côtes occidentales, se trouvaient dans des conditions climatériques meilleures qu'aujourd'hui; mais l'accroissement lent et continu du glacier rend le climat de plus en plus rigoureux, la contrée de moins en moins habitable. Aujourd'hui la région orientale entière ne présente qu'un vaste plateau de glace qui recouvre montagnes, vallées, lits de fleuves, et nous dérobe jusqu'à la forme primitive de cette contrée. La côte occidentale elle-même, suivant ce qu'a constaté le naturaliste danois M. Pingel, a subi depuis quatre siècles un affaissement graduel.

Les troncs d'arbres couchés ou debout, les souches fossiles, les feuilles conservées par la pénétration des substances calcaires ou ferrigineuses, etc., que l'on rencontre au milieu des plus durs cantons du nord, datent d'une époque très reculée, peut-être de celles dont parle M. Reclus un peu plus haut.

Il importe de remarquer que la destruction de l'ancienne colonie du Groenland, qui, vers 1349, comptait deux villes, une cathédrale, quinze églises, trois ou quatre couvents et trois cents villages, est due plutôt aux invasions des Esquimaux au commencement du XVe siècle et à l'abandon de la colonie par la mère patrie, qu'à une transformation subite du climat. Aujourd'hui encore le climat du Groenland permet au Danemark d'y entretenir des établissements qui s'étendent, sur la côte occidentale, jusque par 73° de lat. N. En 1863, ces établissements comptaient une population de 9,800 habitants, dont 3,000 Danois, le reste étant des indigènes.

Thorfinn et ses compagnons, cherchant la contrée découverte par Leif et nommée par lui Vinland, arrivèrent en vue d'un cap qu'ils nommèrent Kialarnes, (*cap de la quille*). On n'a qu'à jeter les yeux sur une carte pour y constater qu'en effet le cap Cod ressemble à une faucille ou quille d'un navire, surtout de l'espèce dont se servaient les Scandinaves. Le nom qu'ils lui donnèrent lui convient donc parfaitement. Kialarnes est composé, dit M. Rafn, de *Kiolr*, quille, et de *nes*, cap.

Après avoir contourné le cap Cod, ils "virent des déserts sans traces, des dunes et de longs et étroits rivages qu'ils appelèrent *Furdustrandir*." Le géologue Hitchcock[1] décrit ainsi ce cap :

" En traversant les déserts du Cap, j'ai remarqué un singulier effet de mirage ou de déception. A Orléans, par exemple, il me semblait que nous montions par un angle de trois ou quatre degrés, et je ne fus convaincu de mon erreur que lorsqu'en me retournant, je remarquai qu'une pareille ascension apparaissait sur la route que nous venions de passer. Je n'essayerai point d'expliquer cette illusion d'optique ; j'observerai seulement que c'est un phénomène du même genre que celui qui a frappé M. de Humboldt dans les pampas du Vénézuéla. "Autour de nous, dit-il, toutes les plaines semblaient " monter vers le ciel."

Thorfinn "pénétra ensuite dans une baie qu'il nomma Straumfiord (*baie des courants*)." On croit la reconnaître dans Buzzard's Bay, située au sud-ouest de la péninsule de Barnstable, où le Gulf Stream produit de grands courants précisément à l'endroit où cette péninsule le barre quand il vient du sud.

Il descendit ensuite dans une île "où l'on voyait une immense quantité d'eiders, à tel point qu'il était impossible de faire un pas sans en briser les œufs." Les descriptions modernes du Massachusetts nous apprennent qu'une foule d'eiders et de canards sauvages se voient encore dans cette île. L'une d'elles, située au sud-est de la péninsule de Barnstable, porte encore le nom de Egg Island (*île aux Œufs*).

Le pays que les explorateurs trouvèrent jouissait d'un climat si doux qu'ils laissèrent paitre en liberté le bétail, et, durant l'hiver, "il n'y eut point de gelée, et le gazon flétrit à peine." Un auteur moderne, décrivant cette même contrée, dit que "la température en est si douce que la végétation souffre rarement du froid ou de la sécheresse. On l'appelle le paradis de l'Amérique, parce qu'il l'emporte sur les autres lieux par sa situation, son sol et son climat. Quelle différence entre ce climat et celui de Terre-Neuve, du Labrador ou d'une contrée encore plus septentrionale !

Parmi les bois précieux que Thorfinn remarqua au Vinland se trouvait le *mausur* ou l'érable bouclée qui pousse encore dans les forêts de ces régions. Ce bois avait une grande valeur pour la confection des meubles de luxe. Or la *saga* mentionne que Thorfinn s'étant rendu en Norvège pour y vendre les objets qu'il rapportait du Vinland, vendit un morceau de ce bois précieux à un Allemand de Brême, une demi-livre d'or[2].

Les annales islandaises contiennent aussi une indication astronomique qu'il est important de constater. Leif remarqua, durant l'hiver qu'il passa au Vinland, que les jours étaient d'une longueur plus égale qu'au Groenland et en Islande, et que le plus court commençait à sept heures et finissait à quatre heures et demie[3]. Cette observation, sui-

---

[1] *Report on the geology of Massachusetts.*
Snorre Sturlesons, *Heimskringla*, t. I, pp. 321-325.
[3] Snorre Sturlesons, *Particula de Groenlandis*, p. 32.
[2] *Particula de Groenlandis*, p. 74.
Rafn, *Découverte de l'Amérique au Xe siècle.*

vant les calculs de MM. Rafn et Magnussen, deux profonds érudits et les meilleurs commentateurs des antiquités scandinaves, place Leifsbudir à l'entrée de la baie Mount Hop, appelée par lui Hopsvatn (*Lac de Hop*).

Quant à la question des indigènes rencontrés par les Scandinaves, et qui leur ont causé par la suite, paraît-il, tant de misères, on les a considérés comme des Esquimaux, d'après la description des *sagas*. Cette circonstance a fait croire à quelques-uns que le Vinland devait se trouver dans une région beaucoup plus au nord que ne le sont le Rhode-Island et le Massachusetts, les Esquimaux étant aujourd'hui un peuple essentiellement boréal.

Cette objection, qui paraît d'abord assez spécieuse, n'en est pas une en réalité. La plupart des auteurs inclinent à croire qu'à cette époque reculée, les Esquimaux parcouraient un territoire beaucoup plus étendu que de nos jours[1]. Ce fait n'a rien d'impossible pour qui connait les mœurs et les habitudes de déplacement des aborigènes de l'Amérique du Nord. Erick le Rouge et ses compagnons n'ont pas rencontré de races indigènes au Groenland, et ce n'est qu'au XIVe siècle qu'on y mentionne pour la première fois la présence des Esquimaux[2].

A la rigueur, la description contenue dans les *sagas* et appliquée aux Esquimaux peut être prise dans un sens plus étendu et désigner les tribus indiennes en général. C'est ainsi que sir J. W. Dawson, après avoir admis que la race esquimaude pouvait autrefois parcourir une plus grande partie de pays, ajoute "qu'il n'est pas, cependant, invraisemblable que les Scandinaves aient pu aussi regarder les Indiens comme des Skrellings." Ce mot a probablement été pour eux un terme générique servant à désigner toutes les tribus indigènes de l'Amérique du Nord, tout comme nous-mêmes appliquons parfois le mot *Indiens* à tous les aborigènes de l'Amérique.

Cette circonstance de la présence des Esquimaux au Vinland ne comporte donc pas un caractère tel qu'il faille rechercher l'ancienne colonie des Scandinaves ailleurs que sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Au reste, les annales islandaises, malgré les doutes légitimes qu'on peut entretenir touchant certains détails, prouvent d'une manière évidente et propre à justifier l'opinion, généralement reçue, que cette ancienne colonie des peuples du Nord se trouvait dans les Etats actuels du Rhode-Island et du Massachusetts, et nous croyons que les descriptions qu'elles fournissent ne peuvent s'appliquer à d'autres localités[3].

---

[1] Gaffarel, *Rapports sur l'Amérique.*

Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle.*

"On croit, dit M. O. Reclus (*La Terre à vol d'oiseau*, p. 619), que les Esquimaux demeuraient jadis dans les pays devenus depuis Acadie, Canada, Nouvelle-Angleterre, et qu'ils en furent chassés par les Iroquois et les Algonquins."

" Des ustensiles leur ayant appartenu, retrouvés dans le Massachusets, donnent lieu de croire qu'à une certaine époque ils se sont étendus beaucoup plus loin que la région qu'ils occupent actuellement. On dit même qu'au XIe siècle, ils disputaient encore ce territoire aux Algonquins." (*De l'Origine des Indiens du Nouveau Monde*, par P. Darby de Thiersant.)

" Tous les ethnographes sont d'accord sur ce point que les Esquimaux s'étendaient, à une époque récente, beaucoup plus au sud, jusqu'en Terreneuve, peut-être même plus bas encore, jusque dans le Massachusets, et ils ont été repoussés dans les contrées glacées et peu enviables des régions polaires par la race plus énergique des Peaux-Rouges." (*Les Races Sauvages*, par Alphonse Bertillon, p. 306.)

[2] *The American Cyclopedia*, vol. VIII, p. 235.

[3] La ville de Boston possède aujourd'hui la statue d'Erickson. Le dévoilement solennel du monument eut lieu en 1887. Le docteur Edward Everett Hale présidait, et le professeur Horsford fit, dans un élquent discours

IV

Abandon de l'Amérique

Pour terminer, il convient d'indiquer ici sommairement les causes qui ont amené l'abandon de l'Amérique par ces peuples, et jeté un voile d'oubli sur ce passé.

La pauvreté des colons et le manque de ressources que l'état alors peu développé de l'industrie mettait à leur disposition furent sans doute des obstacles sérieux qui empêchèrent ces colonies scandinaves de prospérer. Peu secondées par la mère patrie, elles ne purent jamais devenir assez fortes pour résister aux incessantes attaques des indigènes, qui contribuèrent beaucoup à leur décadence.

D'ailleurs, vers cette époque, les peuples du Nord tournèrent vers d'autres contrées leur activité remuante. L'empire d'Orient s'écroulait et les empereurs bysantins payaient fort cher les services des étrangers, et surtout des Northmans ou Scandinaves, qui étaient aussi bons soldats que hardis navigateurs.

Mais la plus grande cause de ruine de toutes les colonies scandinaves d'outre-mer est due à l'administration même de la Norvège. Marguerite de Valdemar, reine de Norvège, vers le milieu du XIVe siècle, crut bien faire en réservant à la Couronne le monopole du commerce, et en défendant à tout navire d'aborder sans permission à ses possesions ultra-océaniques. On ne comprenait pas alors qu'il était de l'intérêt des colonies, aussi bien que des métropoles, de laisser le commerce libre. En gênant ainsi la nature elle-même, on paralysait le bon vouloir et l'esprit d'entreprise de la nation et des colonies. Les résultats de cette mesure furent funestes à la marine scandinave, qui se vit bientôt supplantée par celle des villes hanséatiques, dans ces mers dont elle avait été maîtresse, du IXe au XVe siècles.

Dans les premiers temps de la colonie française au Canada, on a vu les effets que produisait ce monopole du commerce ; nous avons eu aussi ces sociétés privilégiées qui enrichissaient quelques particuliers, mais causaient un tort considérable au commerce de la nation. " Une compagnie, dit M. Cantu dans sa célèbre *Histoire Universelle*, a des intérêts diamétralement opposés à ceux de la colonie, et comme elle peut lui dicter des lois et lui imposer des conditions, il en résulte qu'elle cherche à la ruiner à son bénéfice ; c'est ce qui se manifesta partout où le commerce fut le privilège d'une société." Aussi, cette restriction du commerce imposée par la reine Marguerite fut le coup mortel qui ruina ces colonies ; et, quand survint la grande peste noire, qui fit tant de ravages de 1347 à 1351, et qui s'étendit jusqu'au Groenland et le dépeupla presque en entier[1], ces colonies du moins celles du Groenland et du Vinland, cessèrent bientôt tout rapport avec l'Europe. Or, comme la colonie du Vinland, peu populeuse et entourée d'ennemis, tirait ses ressources et ses colons de l'Islande et du Groenland, il est aisé de comprendre qu'elle disparut rapidement, et, avec elle le souvenir de cette lointaine contrée.

---

l'esquisse historique du célèbre découvreur. La procession, quittant Faneuil Hall, se rendit à l'emplacement de la statue pour y rencontrer le gouverneur de l'Etat, le maire de la ville et les invités. La statue avait été donnée à la ville par M. Oliver Peabody, et acceptée par le maire et le gouverneur. A cette occasion le *Herald* de Boston contenait la réflexion suivante : " La ville de Boston a aujourd'hui, par la pompe et la solennité d'une démonstration publique, témoigné avec bonheur et d'une façon irrévocable d'une vérité que la tradition, plus encore que l'aveugle préjugé, avait contribué à tenir dans l'ombre."

[1] Gaffarel, — *Rapports de l'Amérique*, p. 258.